

L'analogie « sexisme/racisme » : une lecture de Wittig¹

Stéphanie Kunert

L'analogie entre sexisme et racisme est présente dans la plupart des discours et textes féministes européens et américains à différentes époques : pour expliquer le sexisme on le compare fréquemment au racisme. Cet article se propose d'interroger les usages de l'analogie entre les catégories « sexisme/racisme » dans les textes d'une écrivaine et théoricienne dont l'œuvre résonne de façon singulière au sein du courant féministe matérialiste français : Monique Wittig. Critiquée en raison d'une conception analogique et cumulative des rapports d'oppression, Wittig a aussi inversement été célébrée comme auteure d'une œuvre préfigurant le féminisme postcolonial. À quoi tiennent ces lectures divergentes ?

Si je choisis de me pencher sur l'œuvre de Wittig, c'est d'abord parce qu'elle occupe une place à part parmi les féministes matérialistes françaises de son époque. Wittig se positionne en effet comme sujet minoritaire au sein du mouvement de libération des femmes, en raison de son lesbianisme politique. Elle est une deuxième fois minoritaire parmi les matérialistes en ce qu'elle insiste sur la matérialité du langage et n'instaure pas de coupure entre vie matérielle et culturelle, entre base et superstructure, entre langage-idéologie et systèmes de production-exploitation.

Par ailleurs, son œuvre a ceci de particulier qu'elle est à la fois théorique et littéraire, car c'est notamment à travers sa pratique littéraire que se développe sa théorie féministe et matérialiste du langage. Elle a transité de la France vers les États-Unis (et inversement). Elle a inspiré aussi bien les féministes matérialistes françaises que la pensée queer aux États-Unis notamment à travers Judith Butler et Teresa de Lauretis, deux figures de proue de ce courant qui ont élaboré des travaux à partir de son œuvre. Ce double lignage de la pensée wittigienne est remarquable en ce que les deux courants sont souvent perçus comme antinomiques (Jackson 2001 ; Delphy 2012) et que l'œuvre de Wittig permet d'identifier les points d'articulation et de jonction entre les deux courants.

Le choix de Wittig dans le cadre de cet article s'explique surtout parce que la double analogie « sexisme/racisme » et « exploitation des femmes/esclavage des Noirs » est omniprésente dans son œuvre théorique et littéraire. Wittig n'a pas seulement recours à cette analogie dans la plupart de ses textes, elle a aussi forgé à partir de cette analogie une figure littéraire et politique qui est au centre de son œuvre et la structure du point de vue rhétorique et poétique : celle de la lesbienne marronne, fuyant le système patriarcal comme les esclaves marrons échappés des plantations américaines.

On évoquera d'abord les liens entre les termes « sexisme » et « racisme » avant d'examiner certains usages de l'analogie sexisme/racisme dans le discours féministe (blanc). On s'attardera ensuite sur les figures de cette

¹ Ce texte a bénéficié des relectures et suggestions précieuses de Maxime Cervulle, Yannick Chevalier, Isabelle Clair, Sil Endale, ainsi que du comité de la revue *Comment s'en sortir ?* Je les en remercie (le propos développé dans l'article n'engage cependant que moi).

analogie dans l'œuvre littéraire et théorique de Wittig, avant de revenir sur les lectures divergentes auxquelles elle a pu donner lieu.

On constatera au fil du texte une certaine ambivalence de l'œuvre wittigienne en matière de conceptualisation des rapports entre les systèmes d'oppression. En effet, on verra qu'il coexiste dans ses textes une vision analogique cumulative (et non pas intersectionnelle) des systèmes d'oppression, en même temps que leur co-dénonciation (sont alors condamnés dans un même geste : l'hétérosexualité comme système politique, le sexisme et le racisme). Cette ambivalence relève-t-elle de la stratégie discursive (l'analogie sexisme/racisme sans cesse répétée étant alors employée dans une visée pédagogique et argumentative) ? Reflète-t-elle une forme d'ouverture politique, qui résorberait l'idée de concurrence entre la vision analogique et la co-dénonciation (tendant alors à rendre possible la coexistence de positionnements féministes différents) ?

La *plastie* du langage sur le réel : des effets de la mise en équivalence des catégories sexisme/racisme

Le terme *sexisme* semble historiquement apparenté au terme *racisme* et on trouve des cooccurrences des deux termes dans les discours féministes des années 1960 (Leet-Pittenger 2015 [1965], 17). La parenté linguistique entre les mots « sexisme » et « racisme » incite à une réflexion sur la co-construction des deux systèmes d'oppression qu'ils désignent. Cette co-construction est mise au jour dans l'œuvre pionnière d'Anna Julia Cooper, publiée aux États-Unis en 1892 : *A voice from the South by a Woman of the South* : il y est question de la racialisation du genre et de la sexualisation de la race. Cooper montre combien l'expérience des femmes noires est cruciale du point de vue épistémologique pour comprendre l'articulation des systèmes d'oppression de race, de classe et de genre. Cette perspective se retrouve plus tard chez les auteures apparentées au *Black feminism*, notamment dans l'œuvre pionnière de bell hooks (2015 [1981]).

Ceci étant, un grand nombre d'auteur-es, y compris aux États-Unis, qui ont évoqué conjointement racisme et sexisme jusqu'au début du XXI^e siècle l'ont fait sans montrer que les catégories de race, de genre et de classe sociale se co-construisent : le sexisme est alors simplement comparé au racisme, le second terme servant de point de comparaison pour expliquer le premier. On peut citer en exemple le discours de Pauline Leet, prononcé en 1965 à l'université de Lancaster en Pennsylvanie (Leet-Pittenger 2015 [1965]). Leet use de l'analogie entre sexisme et racisme de façon argumentative afin d'amener un public de jeunes hommes blancs, étudiants de l'université où elle enseigne (fermée aux femmes), à comprendre ce qu'est le sexisme. En France, cette perspective analogique apparaît aussi lors d'une des premières occurrences attestées du terme sexisme en français : dans une tribune d'Emile Servan-Schreiber, parue en mars 1965, dans *Le Provençal*, qui décrit le sexisme comme « une prévention redoutable qui existe entre les sexes, comme le racisme entre les races » (Gurcel Vermande, *in* Leet-Pittenger 2015, 21).

La condition des femmes victimes de sexisme a ainsi très souvent été comparée à celle des Noirs victimes de racisme, et l'exploitation des femmes dans le patriarcat à celle des esclaves (et plus précisément les esclaves noirs dans les plantations). Cette double analogie a été majoritairement effectuée par des auteur-es blanc-hes.

Les effets de cette mise en équivalence des termes par le discours féministe blanc² peuvent être discutés en raison de ce que Wittig appelle la *plastie* du langage sur le réel.

Selon Wittig, le langage *est une matérialité* : en tant que « corps solide (extension, surface) », le langage occupe une surface matérielle, les mots sont « visibles, audibles, palpables, palatables », ils ont « un volume et un poids » (Wittig 2010, 45-46, 61, 100, 106). Le langage « façonne violemment » le réel, il « frappe » (*Ibid.* 46, 112). Le langage dans cette perspective est un agent majeur des systèmes d'oppressions et toute l'œuvre de Wittig consiste à agir sur les cadres de perception du réel chez le lecteur ou la lectrice, à travers sa façon d'écrire (Kunert 2016). Elle œuvre notamment à changer la position subalterne et altérisée du féminin dans la langue et dans la société en détruisant la *marque du genre* dans son écriture littéraire. En témoigne l'usage du féminin pluriel systématique dans *Les Guérillères* (Wittig 1969), ou du pronom neutre indéfini « on » dans *L'Opoponax* (Wittig 1964), ainsi que la réécriture des définitions des mythes et grandes figures mythologiques féminines dans *Le corps lesbien* (Wittig 1973) ou dans le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* (Wittig 1976).

Si, comme elle l'affirme, le langage contribue à modeler le réel (ou du moins ses cadres de perception), s'il agit sur les conditions matérielles d'oppression et les rapports d'exploitation, il faut bien se poser la question du pourquoi, du comment et des effets politiques de cette mise en équivalence des termes et catégories qui servent à décrire les systèmes d'oppression et d'exploitation sexiste et raciste. On peut donc postuler, en suivant la perspective wittigienne, que la façon de mettre en équivalence dans le langage des catégories sociales et politiques différentes mais qui peuvent néanmoins se recouper (« femme » et « noire » par exemple), de les comparer dans un usage stratégique (on y reviendra), agit sur les cadres d'expériences du réel. Car l'analogie qui met en équivalence l'exploitation des femmes dans le système patriarcal avec l'exploitation des Noir-es dans le système esclavagiste américain, peut amener à relativiser et aplanir l'expérience historique de la traite et de l'esclavage (Möser 2013, 341) et crée des angles morts dans la pensée, donc des impasses dans le mouvement féministe. En effet, l'analogie qu'opèrent les féministes blanches entre les catégories « femmes » et « Noirs » empêche de saisir la situation spécifique des femmes noires au sein du système esclavagiste et au sein de la société post-esclavagiste. Cet angle mort et cette impasse politique exercent une violence symbolique et ont des effets concrets sur la vie des femmes noires (par exemple en termes de politiques publiques de lutte contre les violences faites aux femmes, ou d'accès à la publication pour les auteures féministes noires). Ces effets se ressentent dans le mouvement féministe et dans le monde universitaire, ainsi que hors d'eux, comme le montre bell hooks tout au long du premier chapitre de son premier ouvrage (hooks 2015 [1981]).

Dès lors, il convient de s'attarder sur ce qui motive cette analogie récurrente parmi les féministes matérialistes blanches, et notamment chez Wittig, ce afin d'en comprendre les raisons et le « succès » rhétorique.

La figure de la lesbienne marronne ou la fuite hors de l'oppression

Parce qu'elle conceptualise la catégorie « femmes » comme une *classe* dont la force de travail, les corps et les capacités reproductives sont exploitées par la classe des hommes, Wittig compare non seulement le sexisme

² Il existe évidemment des positions politiques très variées parmi les auteur-es féministes blanc-hes. Ce que j'appelle ici « le discours féministe blanc » est le discours féministe dont les femmes blanches sont la référence implicite, le centre. bell hooks l'évoque dans le premier chapitre de son ouvrage de 1981, traduit en France en 2015 (*Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*).

avec le racisme mais surtout le patriarcat avec l'esclavage – comme d'autres féministes matérialistes (par exemple Christine Delphy et Colette Guillaumin qui sont citées en introduction au recueil *La Pensée straight*).

Ainsi :

« La pérennité des sexes et la pérennité des esclaves et des maîtres proviennent de la même croyance. Et comme *il n'existe pas d'esclaves sans maîtres, il n'existe pas de femmes sans hommes* » (Wittig 2013 [1982]³, 37-38, mes italiques).

La situation des femmes est aussi comparée au servage, à l'exploitation animale, ou encore au marquage des Juifs sous le régime nazi :

« [...] le sexe est une catégorie de laquelle les femmes ne peuvent pas sortir. Où qu'elles soient, quoi qu'elles fassent [...], elles sont vues (et rendues) sexuellement disponibles pour les hommes et elles, seins, fesses, vêtements, doivent être visibles. Elles doivent *arborer leur étoile jaune*, leur éternel sourire jour et nuit » (Wittig 2013 [1982], 43, mes italiques).

Cet usage récurrent de l'analogie entre le sexisme et d'autres systèmes d'oppression, d'exploitation de l'humain et même d'annihilation, en particulier l'esclavage des Noirs et le génocide des Juifs (cette seconde étant bien moins fréquente) semble motivé par la puissance rhétorique de telles analogies. Cette stratégie rhétorique est ainsi décrite par Vincenza Perilli :

« En soulignant le parallèle entre les mécanismes de l'oppression raciale et sexuelle, les féministes (d'abord nord-américaines puis européennes) entendaient démontrer que, dans les deux cas, des arguments de type biologiques [...] étaient employés afin de légitimer des systèmes de discrimination, de subordination, de dévalorisation. *À ce moment, les groupes féministes visaient leur légitimation, moyennant un rapprochement vers le plus solide antiracisme de la gauche.* Dans les années suivantes, la comparaison entre sexisme et racisme s'intensifie, au fur et à mesure que les mouvements de lutte des Noirs acquièrent une plus grande visibilité. [...] En France, par exemple, dans le très célèbre numéro de *Partisans* "Libération des femmes. Année zéro", les références au binôme "sexe"/"race" sont fréquentes dès la présentation [...]. D'autre part, Christine Delphy soulignait, dans une optique anti-essentialiste, l'importance de cette comparaison dans la genèse de *L'ennemi principal*, un des textes clé du féminisme français des années 1970 [...] : "J'ai, dans un premier temps, eu l'intuition que l'oppression des femmes est politique [...] Je me suis mise à comparer dans ma tête la situation des femmes à la situation des

³ Lorsque je cite le recueil *La pensée straight* de Wittig (2013 pour la dernière édition), je mets entre crochets à titre indicatif la date originale de publication de l'article cité, ce recueil étant composé d'une compilation d'articles parus à différentes époques (et qui ont été pour certains retraduits en français et retravaillés pour le recueil, Wittig ayant publié en français et en anglais). Les références exactes de chaque texte sont mentionnées dans le recueil, qui a connu deux publications en France (2001 aux éditions Balland et 2013 aux éditions Amsterdam).

Noirs, à la situation des Juifs, c'est-à-dire à des oppressions dont, à l'époque, la plupart des gens reconnaissaient qu'elles étaient des constructions sociales et ne devaient rien à la constitution physique des individus qui constituent ces groupes. Alors j'ai conçu l'oppression des femmes comme étant du même ordre" (Delphy 1998, 55-57) » (Perilli 2006, en ligne, paragraphe 25, mes italiques).

L'usage de cette analogie entre sexisme et racisme a ainsi une visée argumentative autant que politique, assumée par Wittig dans l'article « La catégorie de sexe » :

« grâce à l'abolition de l'esclavage, la "déclaration" de la "couleur" est maintenant considérée comme une discrimination. Mais ceci n'est pas vrai pour la "déclaration" de "sexe" que même les femmes n'ont pas rêvé d'abolir. Je dis : qu'attend-on pour le faire ? » (Wittig 2013 [1982], 44).

Faisant de l'analogie plus qu'un simple usage argumentatif, Wittig se saisit du rapprochement « femme/esclave » en l'inscrivant dans une narration : celle de la fuite des lesbiennes hors du patriarcat, fuite qu'elle compare à celle des *marrons* – esclaves ayant réussi à s'échapper des plantations. L'analogie entre les femmes et les esclaves noirs sert donc une figure tierce qui est au cœur de l'œuvre littéraire et théorique wittigienne : celle de la lesbienne *marronne*. Il convient donc de s'attarder sur le thème du marronnage, présent par exemple dans l'introduction de Wittig au recueil *La Pensée straight*, qui commence ainsi :

« L'hétérosexualité est le régime politique sous lequel nous vivons, fondé sur l'*esclavagisation des femmes*. [...] Dans une situation désespérée comparable à celle des *serfs et des esclaves*, les femmes ont le "choix" entre *être des fugitives et essayer d'échapper à leur classe (comme font les lesbiennes)*, et/ou de renégocier quotidiennement, terme à terme, le contrat social. Il n'y a pas d'autre moyen de s'évader (car il n'y a pas de territoire, d'autre rive du Mississippi, de Palestine, de Libéria pour les femmes). La seule chose à faire est donc de se considérer ici même comme une fugitive, *une esclave en fuite, une lesbienne* » (Wittig 2013 [2001], 11, mes italiques).

Ce thème du marronnage est omniprésent dans son œuvre littéraire comme théorique, on le retrouve par exemple dans l'article « Le contrat social » :

« Les lesbiennes sont des *femmes marron*, des échappées – en partie – de leur classe. Les femmes mariées qui se sauvent sont dans le même cas et il y en a dans tous les pays car le régime politique de l'hétérosexualité représente toutes les cultures et toutes les politiques » (Wittig 1998, 58, mes italiques).

Le thème du marronnage et la figure de la lesbienne marronne, renvoient à une analogie plus spécifique que l'analogie générique « race/genre » : elle met en parallèle les femmes devant échapper au patriarcat et les esclaves noirs fuyant les plantations américaines – tandis que Colette Guillaumin (dont Wittig partage la conception de « l'esclavagisation des femmes » : le « sexage »⁴) s'attarde sur différentes formes d'esclavage à diverses époques, notamment lorsqu'elle dérive le terme « sexage » du terme « esclavage » afin de désigner l'appropriation par la classe des hommes du corps des femmes en plus de leur force de travail (Guillaumin 1978, 9). Elle se réfère aussi au servage : « Nommé “esclavage” et “servage” dans l'économie foncière, ce type de rapport pourrait être désigné sous le terme “sexage” pour ce qui concerne l'économie domestique moderne, lorsqu'il concerne les rapports de classes de sexe » (*Ibid.*). Et c'est justement une note de bas de page de Guillaumin, précisant les différences entre diverses formes d'esclavage, qui peut nous éclairer sur les probables raisons de la prédilection de Wittig pour l'analogie entre l'exploitation des femmes dans le patriarcat et l'esclavage des Noirs dans les plantations :

« Dans les diverses formes d'esclavage historiquement connues, quelques-unes (dans le monde antique par exemple) ne comportaient pas de droits aussi étendus sur l'individualité physique ; certains esclaves athéniens avaient la propriété de leurs enfants ou plus exactement leurs enfants n'appartenaient pas au maître, alors que *dans l'esclavage moderne de plantation le maître a toute possibilité de garder les enfants sur sa plantation, ou dans sa maison, ou de les vendre à un autre maître*. La matérialité du corps des esclaves y est manipulable à merci et on peut traiter ceux-ci – comme à Rome – en animaux de combat » (Guillaumin 1978, 12, mes italiques).

En relisant Guillaumin on peut émettre l'hypothèse que c'est peut-être en raison de l'appropriation et de l'exploitation totales des personnes noires et de leurs enfants que l'esclavage des Noir-es aux États-Unis devint l'analogie privilégiée des féministes matérialistes pour illustrer le concept d'appropriation des femmes. Le problème réside en cette fonction illustrative de l'analogie, qui vise à transférer au concept de *sexage* le degré de réprobation sociale enfin dévolu à l'esclavage dans les sociétés occidentales du XX^{ème} siècle.

Sylvie Chalaye, anthropologue spécialiste des représentations coloniales, explique que l'expression « marron » désigne en espagnol les chevaux domestiqués qui fuient pour retourner à l'état sauvage, et que cette expression était utilisée par les maîtres blancs dans les plantations comme repoussoir afin de dissuader les esclaves noirs de fuir : la forêt était présentée comme un lieu encore moins viable que les plantations, et fuir signifiait vivre loin des communautés humaines. Le terme « marron » renvoie donc à l'animal à l'état sauvage (Chalaye 2013). Mais l'esclave « marron » est aussi un héros, qui a réussi à fuir : et c'est en ce sens que Wittig use de cette analogie qui met en équivalence la classe des femmes et les esclaves noirs, et qui uniformise la catégorie « femme » en une entité homogène (dont la lesbienne incarne la figure d'héroïne brisant ses chaînes).

Les catégories « femme » et « Noir » sont alors posées comme paradoxalement similaires et distinctes : ce que l'on compare est toujours *comparé* à l'autre, qui n'est pas lui mais lui ressemble. Cela résulte en la désignation implicite d'un référent « femmes blanches » pour le signifié « classe des femmes », et d'un référent « hommes noirs » pour le signifié « esclaves ». Le phénomène s'illustre dans cet extrait :

⁴ Sur le concept de *sexage* chez Guillaumin et l'usage qu'en fait Wittig voir notamment Falquet, 2016.

« Elles disent que, chose étrange, ce qu'ils ont dans leurs discours érigé comme une différence essentielle, ce sont des variantes biologiques. Elles disent, ils t'ont décrite comme ils ont décrit les races qu'ils ont appelées inférieures. Elles disent, oui ce sont les mêmes oppresseurs dominateurs, *les mêmes maîtres qui ont dit que les nègres et les femelles* n'ont pas le cœur la rate le foie à la même place qu'eux, que *la différence de sexe, la différence de couleur* signifient l'infériorité, droit pour eux à la domination et à l'appropriation. Elles disent, oui, *ce sont les mêmes oppresseurs dominateurs qui ont écrit des nègres et des femelles* qu'ils sont universellement fourbes hypocrites rusés menteurs superficiels gourmands pusillanimes, que leur pensée est intuitive et sans logique, que chez eux la nature est ce qui parle le plus fort *et cætera...* » (Wittig 1969, 146, mes italiques).

Lorsqu'on compare dans un même geste « les femmes et les Noirs », pense-t-on l'intersection des catégories et des systèmes d'oppression – en l'occurrence, pense-t-on la place des femmes noires ? La figure politique de l'esclave *marron* échappé des plantations du Sud et ayant gagné la « zone libre » incite-t-elle à penser l'exploitation des Noir·es après l'abolition de l'esclavage ?

Une vision analogique et cumulative des catégories et des systèmes d'oppression

Les catégories « Noir » et « esclave » sont parfois dissociées même lorsqu'elles sont accolées dans le texte, ce qui permet de penser les Noir·es en dehors de la catégorie « esclave » :

« Le concept de “différence des sexes” par exemple constitue ontologiquement les femmes en autres différents. Les hommes eux ne sont pas différents. (Les blancs non plus d'ailleurs ni les maîtres mais *les noirs le sont et les esclaves aussi*) » (Wittig 1980, 50, mes italiques).

Partant de là, on s'aperçoit que dissocier les deux analogies (« femmes »/« esclaves » et « sexisme »/« racisme ») permettrait d'ouvrir sur une lecture matérialiste du racisme qui ne se référerait pas uniquement à la période de l'esclavage mais qui pourrait s'attacher à décrire l'actuelle exploitation des populations « non blanches » dans les sociétés post-esclavagistes et postcoloniales. Car la double analogie qui rabat la catégorie « femme » sur la catégorie « esclave » sous-entend que le sexisme revient à exploiter les femmes comme des ouvriers non rémunérés (en les comparant à des esclaves). Cette figure omniprésente de l'esclave noir (homme) dans les plantations comme point de comparaison avec l'exploitation de la femme (blanche) dans le patriarcat, renvoie dans le passé l'exploitation des populations noires et détourne l'attention de l'actuelle exploitation économique des personnes « non blanches » en général. Par ailleurs quel est l'horizon

politique pour les femmes noires – ou plus largement « non blanches » si on se réfère au modèle de l'utopie lesbienne séparatiste ? Sont-elles censées se désolidariser des hommes noirs, des femmes et/ou des lesbiennes blanches ?

Comme le souligne Richard Dyer, accoler les catégories (telles que « femme » et « Noir ») en passant simplement de l'une à l'autre, les fait apparaître comme mutuellement exclusives (cf. Cervulle, Rees-Roberts 2010, 7). Cette problématique se pose dans le titre même de l'un des ouvrages de référence du *black feminism* : *All the women are white, all the blacks are men, but some of us are brave* (Hull, Bell-Scott, Smith 1982), et que Kimberlé Crenshaw formule ainsi :

« Qu'il s'agisse de la volonté féministe de politiser le vécu des femmes ou de la volonté antiraciste de politiser le vécu des gens de couleur, ces efforts sont souvent engagés comme si les questions et les expériences auxquelles ils s'attachent respectivement concernaient des terrains mutuellement exclusifs. Les recoupements évidents du racisme et du sexisme dans la vie réelle – *leurs points d'intersection* – trouvent rarement un prolongement dans les pratiques féministes et antiracistes. De ce fait, lorsque ces pratiques présentent l'identité "femme" ou "personne de couleur" sous forme de proposition alternative (ou bien..., ou bien...), elles relèguent l'identité des femmes de couleur en un lieu difficilement accessible au langage » (Crenshaw 2005 [1994], 53, mes italiques).

La mise en équivalence cumulative et non pas intersectionnelle des formes d'oppression peut même conduire à leur hiérarchisation. Ainsi lorsque Wittig écrit que, contrairement aux esclaves noirs sur le sol états-unien, les lesbiennes qui s'échappent du contrat social hétérosexuel n'ont pas de Mississipi à franchir pour arriver en zone libre (Wittig 2013 [2001], 11), on pourrait en déduire logiquement que le statut de lesbienne est moins enviable encore que celui d'esclave puisqu'il n'y a pas pour la lesbienne de « zone libre ». Cette notion de « zone libre » est problématique dans la mesure où la fin de l'esclavage dans le Sud n'a de toute évidence pas signé la fin du racisme et où le Nord (« zone libre ») des États-Unis n'était pas un paradis antiraciste – point où l'analogie entre les lesbiennes et les esclaves *marrons* trouve aussi ses limites.

Les catégories « Noir » et « femme » ne sont cependant pas toujours exclusives l'une de l'autre dans l'œuvre de Wittig. Parfois, celle-ci précise que la catégorie « esclave » est composée d'hommes *et* de femmes :

« Nous (les lesbiennes) sommes transfuges à notre classe de la même façon que les esclaves "marrons" américains l'étaient en échappant à l'esclavage et en devenant *des hommes et des femmes* libres, c'est-à-dire que c'est pour nous une nécessité absolue, et *comme pour eux et comme pour elles*, notre survie exige de contribuer de toutes nos forces à la destruction de la classe – les femmes – dans laquelle les hommes s'approprient les femmes et cela ne peut s'accomplir que par la destruction de l'hétérosexualité comme système social » (Wittig 2013 [2001], 52, mes italiques).

Cet usage fluctuant de l'analogie n'oblitére donc pas systématiquement l'existence des femmes noires mais théorise toujours à partir d'un « nous (les lesbiennes) »⁵ qui ne paraît pas pensé d'emblée de façon intersectionnelle ou combinatoire. Cela contribue sans doute aux divergences d'interprétation du *corpus* wittigien que nous évoquerons plus loin. Il en va de même pour la figure wittigienne de la lesbienne marronne : elle a été critiquée comme limitée dans son envergure libératrice⁶ (la lesbienne politique et la sororité lesbienne séparatiste n'échappent qu'à une forme d'oppression : le patriarcat) mais inversement célébrée par d'autres⁷ comme sujet ex/centré du féminisme (parce que situé.e hors de l'institution de l'hétérosexualité) qui préfigurerait le sujet ex/centré des féministes postcoloniales.

L'utopie de la sororité lesbienne séparatiste

Judith Butler reproche à Wittig sa catégorisation binaire et oppositionnelle entre homosexualité et hétérosexualité qui, selon elle, contribue à réifier et essentialiser ces catégories et donc les sexes. Ainsi, dans le chapitre qu'elle consacre à Wittig dans *Trouble dans le genre*, Butler écrit : « la disjonction radicale que fait Wittig entre hétérosexuel et homosexuel reproduit le genre de binarité disjonctive qu'elle-même définit comme le geste philosophique de division caractéristique de la pensée *straight* » (Butler 2005 [1990], 239). Ce à quoi Teresa de Lauretis répond que « Butler n'a pas compris le caractère figural, théorique de "la lesbienne" selon Wittig, non plus que sa valence épistémologique » (de Lauretis 2002, 48) et affirme que la lesbienne chez Wittig est le « sujet d'une pratique cognitive qui lui permet de reconceptualiser le social et le savoir lui-même depuis une position excentrique par rapport à l'institution hétérosexuelle » (*Ibid.*, 50). Louise Turcotte souligne par ailleurs qu'il n'y a pas d'essentialisme du sujet lesbien chez Wittig. Les lesbiennes comme sujets politiques sont les actrices d'une étape dans un chantier programmatique de transition vers un autre ordre social : « les lesbiennes ne sont pas une fin en soi, le lesbianisme représentant à l'heure actuelle la seule forme sociale par laquelle nous⁸ puissions vivre libres. [...] [C]hez Wittig, les lesbiennes ne se comprennent que dans leur rapport au régime politique de l'hétérosexualité » (Turcotte 2002, 59). Plus avant, Natacha Chetcuti affirme que « Wittig situe les lesbiennes dans un ensemble de résistances aux diverses formes d'oppression, dans lesquelles elle situe les rapports d'esclavage, les rapports capitalistes et les rapports de classes de sexe. Cette position de résistance individuelle et collective aboutirait à l'annulation des systèmes de pouvoir » (Chetcuti 2009 [en ligne], paragraphes 33-35).

À l'inverse de cette lecture, et malgré la dimension figurative voire utopique du sujet du lesbianisme politique (tel qu'on le retrouve dans *Virgile, Non* par exemple *via* le personnage éponyme de Wittig et de son guide Manastabal qui mène Wittig au paradis lesbien à travers les cercles de l'enfer hétéropatriarcal), d'autres lectures critiquent le modèle wittigien séparatiste postulant la fuite hors du système d'oppression par la fuite hors de l'hétérosexualité. Ce modèle reposerait sur un postulat contestable, selon lequel une société lesbienne signifierait la fin de l'oppression de sexe, ce qui suppose l'existence d'un lieu hors de l'oppression. Ainsi, Elsa

⁵ Notons que si l'on suit le cheminement de la comparaison entre lesbiennes et *marrons*, on arrive à la conclusion que les *femmes marronnes* n'ont pas la possibilité d'être libres étant donné que les femmes ne peuvent être libres dans la société hétéropatriarcale.

⁶ Voir notamment Dorlin (2008, 77), nous y reviendrons.

⁷ Voir notamment de Lauretis (2002, 40) et Bourse (2012, 111-125), nous y reviendrons.

⁸ Note de l'auteure du présent article : si l'on croise ce texte avec celui de bell hooks (2016 [1981]), le « nous » de cette phrase est à questionner. bell hooks parle en effet du « nous » des féministes blanches qui toujours, implicitement même si involontairement, désigne les femmes blanches.

Dorlin souligne que « la disparition de l'oppression de sexe n'implique pas la disparition de l'oppression tout court, c'est-à-dire des rapports de classe, de couleur, ou même de sexualité [...] » (Dorlin 2008, 77).

C'est parce qu'on n'est jamais pris seulement dans un seul rapport d'oppression que bell hooks, parmi d'autres, privilégie une analyse croisée des rapports de pouvoir et que Kimberlé Williams Crenshaw forge le concept d'*intersectionnalité* des logiques de domination (Crenshaw, 2005 [1994]), les féministes noires et *chicanas* récusant l'idée d'une société lesbienne libérée des rapports d'oppression (Chetcuti 2009, [en ligne]). A l'époque où Wittig publie les essais rassemblés ensuite dans le recueil *The Straight Mind & Other Essays* (1992), Cherríe Moraga écrit :

« dans ce pays, être lesbienne est synonyme de pauvreté – il en va de même lorsqu'on est une personne de couleur, une femme, ou tout simplement pauvre. Le danger réside dans le classement et la hiérarchisation des oppressions. Le danger réside dans la négation de la spécificité de chaque oppression. Le danger réside dans la tentation d'aborder les oppressions sous un angle purement théorique [...]. Quand la situation devient difficile, allons-nous abandonner celles que nous appelons nos camarades dans une panique raciste et hétérosexiste ? Dans quel camp alors devra se retirer la lesbienne de couleur ? Sa présence même met à mal le classement hiérarchique et l'abstraction des oppressions » (Moraga, Anzaldúa 1981, 29, ma traduction).

Dans cet ouvrage il n'est pas précisément ni explicitement question des textes de Wittig mais de la notion de « sororité » partagée par des féministes blanches de son époque, sororité censée mettre fin aux rapports d'oppression. On verra que la sororité ou plutôt la société lesbienne utopique, telle qu'elle s'actualise dans l'œuvre littéraire de Wittig, n'est pas tout à fait homogène, ni dépourvue de rapports d'oppression internes.

Les personnages de lesbiennes dans les romans de Wittig, une neutralisation de la catégorie de *race* ?

On trouve, dans les romans de Wittig, une multiplicité voire une hybridité de phénotypes ou caractères observables parmi les personnages mis en scène, notamment dans des espaces de célébration et de « sororité » lesbienne (c'est le cas dans *Virgile, Non*, [Wittig 1985]), ou, à l'inverse, une forme de neutralisation sémiotique de la catégorie de race : rares sont les signes permettant de racialiser les personnages – de les « lire » en termes raciaux. En cela, l'œuvre littéraire jette peut-être une lumière différente sur l'analogie « sexe/race » dans son œuvre théorique, et explique peut-être les lectures divergentes dont Wittig a pu faire l'objet.

Wittig met en scène des Anges (les lesbiennes de *Virgile, Non*) des Amantes et Guérillères, sujets littéraires dont les propriétés physiques sont soit non-connotées en termes de race⁹, soit multiples en termes de couleur de peau ou d'origines culturelles (cf. les prénoms cités dans *Les Guérillères* [Wittig 1969], qui connotent des zones culturelles et géographiques variées), soit débordent sur le domaine des figures fantastiques de femmes à écailles, à fourrure... ce qui renvoie à des personnages mythologiques culturellement hybrides, et rend

⁹ Ce qui dans un contexte d'hégémonie blanche désigne implicitement un personnage blanc sauf si l'on précise le contraire.

difficile une lecture en termes de rapports sociaux de race). L'héroïne du roman dantesque *Virgile, Non se* couvre ainsi subitement de fourrure et d'écailles brillantes (Wittig 1985, 17-18). Deux pages plus loin, Wittig décrit les peaux des personnages de lesbiennes côtoyés dans un bar en ces termes : « Je les vois bouger autour des tables de billard, sans hâte, faisant briller longuement sous la lumière leurs peaux noires ou dorées » (*Ibid.*, 20) ; la scène se déroule de toute évidence dans un bar lesbien de San Francisco où se mêlent des lesbiennes diversement racialisées. De même, lorsque Wittig croise des lesbiennes à moto qu'elle nomme « anges » : « [...] une série de dykes ont apparue, nues sur leurs motos, leur peau brillant, noire ou dorée et l'une après l'autre elles ont sauté la colline, disparaissant dans un buisson de fleurs » (*Ibid.*, 21).

Les espaces lesbiens dans l'œuvre littéraire wittigienne sont souvent des lieux pluriels : ici un bar lesbien et ce qu'on imagine être la parade des *Dykes on Bikes* (« Gouines à moto ») à San Francisco quand, dans *Les Guérillères* ou *Le Corps lesbien* (Wittig 1973), ce sont des scènes qui évoquent un hybride de diverses mythologies et les personnages peuvent aussi (comme Wittig dans *Virgile, Non*) avoir des corps fantastiques (des pelages et des écailles, des doigts qui grandissent démesurément, des corps qui s'engloutissent mutuellement). Par exemple, dans *Les Guérillères* : « Il y a quelque part une sirène. Son corps vert est couvert d'écailles. Son visage est nu. Les dessous de ses bras sont couleur d'incarnat » (Wittig 1969, 16). Les peaux des *Guérillères* sont dorées aussi par l'huile dont elles s'enduisent, et l'éclat des peaux renvoie littéralement au reflet du soleil :

« Après que le soleil est levé, elles s'enduisent le corps d'huile de santal de curcuma de gardénia. [...] Les mains frottent alternativement leurs jambes dont la peau luit. [...] Les corps nus brillent à cause de la grande lumière du matin. Un de leurs flancs est irisé d'un éclat doré. Le soleil levant fait de même quand il envoie ses rayons à l'oblique sur les troncs dressés et circulaires des arbres » (Wittig 1969, 18).

On pourrait avancer l'hypothèse que, dans ses romans, Wittig semble opérer avec la catégorie de race comme avec la catégorie de genre : soit une multiplication (cf. le sujet systématiquement féminin-pluriel des *Guérillères* : « elles »), soit une forme de neutralisation – ainsi le sujet est systématiquement neutre-indéfini (« on ») dans son premier roman, *L'Opoponax* (Wittig 1964), de même que les personnages de la nouvelle « Les Tchiches et les Tchouches » (Wittig 1999 [1983]) ont un genre indéfini.

S'il se joue bien dans ses textes littéraires une multiplication ou une oblitération des signes qui socialement racialisent les personnes, on n'en parvient pas pour autant à une société idéale exempte de rapports d'oppression. Car la « sororité » chez Wittig est de fait pétrie de rapports de pouvoir, et produit des exclusions. Il en va ainsi dans *Paris-la-politique* (Wittig 1999) – sans qu'il y soit question explicitement d'exclusions et de rapports de pouvoirs fondés sur la race mais plutôt de rapports de pouvoirs fondés sur la fidélité à la « ligne politique dominante », entre personnages féminins dont il n'est pas dit quelles sont leurs caractéristiques en termes de race, classe, genre, âge, validité. Ce texte semble désigner les luttes de pouvoir et les dissensions politiques internes aux féministes parisiennes de son époque – entre les féministes de Psychépo et les féministes révolutionnaires mais aussi entre les lesbiennes politiques et leurs camarades féministes qui tendaient à renvoyer le lesbianisme au statut d'orientation sexuelle personnelle (ce qui a donné lieu à

l'éclatement du comité de rédaction de la revue *Questions Féministes* en 1980, évoqué dans Bourcier 2013 [2001]).

Les textes littéraires wittigiens sont donc porteurs d'une critique des logiques de domination – il s'agit surtout de la domination idéologique de la « ligne politique » à suivre au sein d'un même groupe « sororal ». Et lorsqu'ils sont présentés comme un horizon idyllique vers lequel aspirer, les espaces de sororité lesbienne ou « paradis » ne sont pas des espaces d'uniformisation où se gomment les différences. Les corps des amantes, anges, guérillères et amazones wittigiennes ne correspondent pas aux morphologies ordinaires, ce qui extrait le sujet politique des cadres de perception habituels en termes de « race ».

On assiste ainsi, en tant que lectrice ou lecteur, à un processus paradoxal : il s'opère dans les romans de Wittig soit un processus de multiplication et de perturbation sémiotique active des caractéristiques à partir desquelles les personnes sont ordinairement racialisées, soit une absence de signes permettant de lire les personnages en termes de racialisation (auquel cas la catégorie de « race » peut être lue comme un impensé du texte).

C'est sans doute la position de Wittig comme sujet minoritaire et minorisé parmi les féministes *straight* qui a contribué à la mise en exergue dans ses textes des luttes internes et des rapports de dominations entre féministes. Et c'est à partir de sa conception ex/centrée du sujet du féminisme que certaines ont affilié l'œuvre de Wittig aux approches féministes postcoloniales.

Penser le sujet minoritaire ou ex/centrique, depuis la position de lesbienne politique

Le sujet politique wittigien est, pour Teresa de Lauretis, un sujet politique ex/centrique : « constitué par la dés-identification et le déplacement », un sujet qui « dévie du chemin normatif et conventionnel, mais aussi dans le sens de ek-centric, c'est-à-dire, de qui ne s'est pas de soi-même centré dans l'institution qui soutient et produit la pensée *straight*, je veux dire, l'institution de l'hétérosexualité » (de Lauretis 2002, 38).

Wittig est en effet un sujet politique doublement « déviant » ou excentré par rapport à deux lignes politiques que sont les courants marxistes et féministes majoritaires de son époque. Elle incarne un courant hétérodoxe du marxisme parce qu'elle analyse la hiérarchie induite par la division sociale entre les hommes et les femmes en termes de rapports entre classes de sexe. Mais elle incarne aussi un courant hétérodoxe et minoritaire au sein du mouvement féministe de son époque : d'une part parce qu'elle donne une place centrale aux dimensions culturelles de l'oppression, au langage, et qu'elle déploie la critique en s'attachant à la matérialité des oppressions dans le corps social et les logiques de production qui se manifestent aussi dans la culture, les sciences humaines, le langage ; d'autre part et surtout parce qu'elle prend l'hétérosexualité (en tant qu'institution sociale) pour base de sa pensée critique, et que le lesbianisme devient dans cette perspective un horizon politique voire une stratégie (pour sortir du système hétéronormé ou *straight*) et non plus une simple orientation sexuelle à caractère privé et individuel.

Le lesbianisme est pour Wittig une manière d'échapper à l'oppression sexiste mais aussi à la définition du sujet « femme » qui ne se concevrait pas en dehors du rapport d'oppression : « ce qui fait une femme, c'est une relation sociale particulière à un homme, relation que nous avons autrefois appelée de servage, relation qui implique des obligations personnelles et physiques aussi bien que des obligations économiques ("assignation

à résidence”, corvée domestique, devoir conjugal, production d’enfants illimitée, etc.), relation à laquelle les lesbiennes échappent en refusant de devenir ou de rester hétérosexuelles » (Wittig 2013 [2001], 56).

Le sujet wittigien, sujet lesbien, est donc ex/centré dans la mesure où il dévie de la *doxa* majoritaire qui renvoie l’orientation sexuelle hors du champ politique. En effet, la question du lesbianisme politique a contribué à minoriser Wittig au sein du mouvement féministe français ou du moins parisien. Après l’implosion de la revue *Questions féministes*, c’est dans la revue américaine *Feminist Issues* fondée en 1980 que Wittig (qui s’est expatriée aux États-Unis en 1976) publiera ensuite la plupart de ses textes théoriques.

Cette conception ex/centrée du sujet wittigien serait liée « à la dé-localisation culturelle, linguistique et géographique – celle de Wittig qui quitte la France pour les États-Unis » et que de Lauretis compare avec sa propre trajectoire de l’Italie vers les États-Unis. Elle affirme que cette conception du sujet est similaire dans la théorie féministe postcoloniale, et les études sur le sujet transnational :

« déjà dans les années 1980, j’avais remarqué la filiation qui se dessinait entre les lesbiennes de Wittig et d’autres figures du sujet excentrique qui faisaient leur apparition dans les écrits des femmes ou des lesbiennes de couleur comme Trinh T. Minh-ha, Gloria Anzaldúa, Barbara Smith ainsi que Chandra Mohanty. On peut donc dire que les textes critiques de Wittig anticipaient sur certains aspects du féminisme postcolonial aujourd’hui » (de Lauretis 2002, 40).

Transposant cette lecture de l’œuvre théorique de Wittig à son œuvre littéraire on peut établir des parallèles entre des moments-narrations clefs du féminisme noir et la geste du personnage éponyme de Wittig dans le roman *Virgile, Non*. Telle Sojourner Truth, militante abolitionniste et féministe noire américaine qui, lors de la convention des droits de la femme en 1851 a exposé sa poitrine en interpellant le public par la phrase restée célèbre « *Ain’t I a woman ?* », le personnage de Wittig dans *Virgile, Non*, se dénude devant un groupe de femmes *straight* et lesbophobes, afin de leur montrer sa « parfaite conformité humaine » avec les personnes de son sexe (Wittig, 1985, 16). À l’inverse, on peut soutenir que ce passage du roman n’a rien en commun avec le discours de la célèbre abolitionniste africaine-américaine, Wittig faisant référence à la figure de Vénus sortant des eaux (idéal type de féminité blanche occidentale) :

« [...] je me mets à poil entre deux rangées de machines à laver et je m’avance parmi elles, non pas telle Vénus sortie des eaux, ni même telle que ma mère m’a faite, mais enfin avec deux épaules, un torse, un ventre, des jambes et le reste » (*Ibid.*).

La référence à la Vénus blanche des artistes occidentaux se fait par la négative (« non pas telle Vénus sortie des eaux ») mais elle révèle en creux que c’est l’image mentale que la scène pourrait faire surgir chez son lecteur ou lectrice – et non pas l’image de la féministe noire abolitionniste Sojourner Truth dénudant sa poitrine, image forte du féminisme noir, évoquée par bell hooks dans *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme* (hooks 2015 [1981]).

Alexandra Bourse (2012, 111-125) soutient, comme Teresa de Lauretis, que la pensée de Monique Wittig se rapproche du féminisme noir-américain et du féminisme *chicana*, et compare aussi sa perspective théorique et politique et son travail littéraire avec la féministe chicana Gloria Anzaldúa¹⁰. Pour elle, l'œuvre de Wittig prend en compte l'intersectionnalité des rapports d'oppression, et pour appuyer son propos elle cite cet extrait de Wittig :

« Aujourd'hui cependant race et sexe sont appréhendés comme une donnée immédiate, une donnée sensible, un ensemble de "traits physiques". Ils nous apparaissent tous constitués comme s'ils existaient avant tout raisonnement, appartenaient à un ordre naturel. Mais ce que nous croyons être une perception directe et physique n'est qu'une construction mythique et sophistiquée, une "formation imaginaire" qui réinterprète des traits physiques [...] à travers le réseau de relations dans lequel ils sont perçus. (*Ils/elles* sont vus noirs, par conséquent, *ils/elles* sont noirs : elles sont vues femmes, par conséquent, elles sont femmes. Mais avant d'être vues de cette façon, il a bien fallu qu'*ils/elles* soient fait(e)s noir(e)s, femmes) » (Wittig 2013 [1980], 48, mes italiques).

Ici précisément, l'emploi de la forme pronominale « ils/elles » à propos des personnes noires empêche l'assimilation de la catégorie « Noir » à la seule catégorie masculine. On assiste donc à une forme de co-dénonciation des processus de naturalisation des catégories sociales qui « fabriquent » des hommes, des femmes, des hommes noirs et des femmes noires. Wittig d'une part fait un usage instrumental et stratégique récurrent de la figure de l'esclave noir, et d'autre part opère une dénaturalisation parallèle du sexisme et du racisme. C'est encore ici la fluctuation entre la co-dénonciation de deux systèmes d'oppression et l'analogie (comparaison mutuellement exclusive) entre les catégories de race et de sexe qui favorise des lectures opposées d'un même texte.

Conclusion

Les personnages de Wittig ne sont pas seulement des personnages de romans mais des projets ou projections, utopies ou hypothèses politiques. C'est pourquoi on peut se sentir invité·e à une lecture politique de son œuvre littéraire. De plus, l'approche matérialiste du langage chez Wittig et sa conception de son rôle d'écrivain comme éminemment politique, incite à examiner non seulement les occurrences de l'analogie « racisme »/« sexisme » dans son œuvre théorique en tant que stratégie discursive, mais aussi la façon dont la catégorie de race est soit multipliée soit oblitérée dans la création de personnages littéraires qui se posent comme des sujets politiques. L'œuvre littéraire et théorique se répondant sans cesse chez Wittig, elles sont interdépendantes et on constate en lisant l'une et l'autre la coexistence chez Wittig de deux formes de conceptualisation des rapports entre les catégories « sexe » et « race ». Une première conceptualisation comparatiste, et une seconde qui ouvre à l'articulation des catégories.

¹⁰ Il faut signaler (même si Wittig cite assez peu d'auteur.e.s américaines en général) que l'œuvre de Wittig ne fait pas référence aux auteures associées au *black feminism* américain. Cela semble surprenant au vu du fait qu'elle a longuement vécu et écrit aux États-Unis.

Dans l'œuvre littéraire, le traitement (ou non-traitement) des rapports sociaux de race entre féministes, amantes, sujets politiques, lesbiennes, peut être lu de deux façons contraires : soit comme une oblitération ou un évitement des questions raciales, soit à l'inverse comme une critique ou une réécriture du système sémiotique de connotation qui racialise les individu-es à partir de leur phénotype (ensemble des caractères observables d'une personne). Si les rapports de domination entre ces personnages ne peuvent pas être lus à travers les catégories de race (ni de genre – ce sont toutes des Amantes, Guérillères), les relations de pouvoir entre personnages ne sont pas gommés. C'est le système de signes genrés et racialisés permettant ordinairement de les indexer à tel ou tel système d'oppression qui est rendu non-lisible. On peut là aussi en tirer des conclusions opposées : soit que le brouillage des signes se rapportant aux catégories de classe, de race et de genre oblige à penser les rapports d'oppression dans ce qu'ils ont de complexe et de consubstantiel, à la fois structurel et contextuel, soit, à l'inverse, que ce brouillage ou effacement du système sémiologique du genre et de la race plonge la lecture des rapports d'oppression dans un brouillard sémiotique empêchant d'identifier et de dénoncer là, le racisme, là, le sexisme, perpétuant ainsi une conception du sujet « femme » du féminisme comme catégorie homogène et anhistorique.

L'analogie entre les systèmes d'oppression peut être proposée comme un outil pour la pensée – dans la mesure où l'on peut remplacer les mots hommes/femmes et noirs/blancs par n'importe quel autre binôme de termes renvoyant à un système d'oppression. Mais cet outil qu'est l'analogie ne permet jamais d'appréhender simultanément les formes d'oppression. Elle mène à les considérer de façon additive, une forme d'oppression se surajoutant à une autre. Ce qui pose la question de l'énonciation dans l'analyse de l'intersectionnalité ou de l'articulation des rapports d'oppression structurels : comment un-e auteur-e peut-il/elle écrire de manière à prendre en compte la pluralité et l'articulation des diverses formes d'oppression, sauf en (et tout en) précisant qu'il/elle ne parle que pour sa catégorie ?

Cette question semble au cœur même des points de divergences dans les différentes lectures de Wittig. Quand certaines pointent et critiquent sa vision comparatiste et cumulative des rapports d'oppression, d'autres affirment au contraire que Wittig préfigure le sujet du féminisme postcolonial, parce que le sujet lesbien du féminisme wittigien a ceci de commun avec le sujet racialisé des féministes postcoloniales qu'il (elle en l'occurrence) est ex/centré-e par rapport au courant majoritaire au sein du mouvement féministe. Cette position ex/centrée du sujet politique wittigien pourrait, selon cette lecture, favoriser l'identification d'autres sujets ex/centrés à sa vision et théorie politique. Éprouver cette hypothèse exigerait une recherche dédiée à la réception de Wittig chez divers lectorats. Ici on ne peut que s'en tenir à la question politique de la posture minoritaire du sujet ex/centré : dans quelle mesure le fait de parler en tant que lesbienne, en tant que sujet minoritaire par tel ou tel aspect de sa position sociale, permet-il de penser d'autres positions minoritaires ? D'envisager des utopies inclusives ou des stratégies rhétoriques non-invalidantes pour d'autres que soi ?

La posture minoritaire qui se généralise à d'autres postures minoritaires que la sienne prend le risque d'achopper sur une impasse : celle qui consiste à affirmer d'un côté « *une identité faite de représentations hétérogènes et hétéronomes de genre, race et classe* » tout en réaffirmant de l'autre côté « *l'idée d'une subjectivité unifiée ou d'"une conscience commune" par le biais du genre. D'une main on fait apparaître la différence, de l'autre on la fait disparaître* » (Alarcón, 2011, en ligne, paragraphe 16). Le sujet du féminisme qui achoppe sur cet écueil politique reste univoque, homogène, et non pluriel. Il échoue à universaliser son point de vue de minoritaire car en entendant incarner ou représenter une « conscience commune » il fait violence à d'autres sujets minoritaires qui ne s'identifient pas à lui et que pourtant il subsume dans son

énonciation. C'est néanmoins la vocation politique première de Wittig en tant qu'écrivain que d'universaliser la posture minoritaire du sujet politique qu'est la lesbienne-féministe en opérant un renversement total de perspective dans son texte, et chez son lecteur ou sa lectrice, en dévoilant la pensée *straight* dans ses textes théoriques et en détruisant la *marque du genre* dans ses textes littéraires.

Le voyage en allers-retours que j'ai tenté ici entre le texte littéraire et le texte théorique de Wittig est malaisé, car si d'une part il me semble problématique de vouloir universaliser la figure politique minoritaire qu'est la lesbienne à partir d'un sujet implicitement blanc, d'autre part le sujet wittigien (du moins tel qu'il se manifeste dans ses personnages littéraires) n'est pas toujours implicitement blanc. Si on peut reprocher à Wittig une conception comparatiste des rapports d'oppression, il faut prendre en compte le fait que cette analogie race/genre relève d'une volonté argumentative stratégique, et qu'elle n'oblitére pas systématiquement la pluralité constitutive des sujets minoritaires et minorisés.

C'est au gré de l'argumentation développée dans tel texte à forte teneur argumentative, ou de la symbolique déployée dans tel autre texte à portée plus poétique, que s'actualise chez Wittig cette analogie race/genre, problématique pour la pensée féministe. C'est peut-être l'analogie d'une époque révolue aujourd'hui, où il n'est plus possible de penser les rapports d'oppression de façon comparatiste sans témoigner d'une ignorance des évolutions du champ des études féministes (même si dans les années 1970-80 les auteures du *black feminism* récusaient déjà le sujet implicitement blanc du féminisme majoritaire). Cette analogie « race/genre » prend chair dans une figure politique et littéraire, la lesbienne marronne, qui illustre toute l'ambivalence de Wittig dans sa conceptualisation des rapports d'oppression : la lesbienne marronne n'est-elle pas implicitement blanche ? Peut-elle ouvrir un dialogue possible et nécessaire entre différentes positions politiques du féminisme ?

On gardera en tête que le sujet lesbien chez Wittig n'est pas une essence (Belledent 2012, 189) mais une figure littéraire et politique à vocation émancipatoire. L'étude de cette figure politique et littéraire de la lesbienne marronne chez Wittig m'incite à penser en relation dialogique et non pas seulement analogique les formes de vie qui se forment dans de multiples et différents rapports d'oppression. Elle m'incite aussi à penser les positions en relation avec les contextes. Car la figure de la lesbienne marronne, lorsqu'elle est implicitement blanche, relève certes d'une position minoritaire dans le contexte politique hétéropatriarcal (parce que lesbienne) mais elle relève aussi d'une position dominante dans le contexte politique colonial et postcolonial (parce que blanche).

C'est ici que l'analyse conjointe de l'œuvre théorique et littéraire trouve sa limite, car la littérature wittigienne déploie des figures et des mythes à vocation universalisante et non contextualisés. Il reste important de se poser la question du référent implicite ou du « centre impensé » derrière chaque mythe ou figure politique abstraite servant à monter en théorie dans la pensée féministe. Si ce qui fait une femme, c'est « une relation sociale particulière à un homme, relation que nous avons autrefois appelée de servage, relation à laquelle les lesbiennes échappent en refusant de devenir ou de rester hétérosexuelles » (Wittig 2013 [2001], 56) ce qui fait une lesbienne politique ne peut pas être la seule fuite hors du patriarcat.

Bibliographie :

ALARCÓN Norma, « Le(s) sujet(s) théorique(s) de *This Bridge Called My Back* et le féminisme anglo-américain », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], n° 18, 2011, mis en ligne le 1^{er} janvier 2011, consulté le 9 janvier 2017, URL : <http://cedref.revues.org/682>

BELLEDENT Céline, « Faire advenir le sujet lesbien en devenir », in AUCLER Benoit, CHEVALIER Yannick (dir.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2012, p. 175-192.

BOURCIER Marie-Hélène, « Wittig La Politique », in WITTIG Monique, *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 23-35.

BOURSE Alexandra, « La pensée straight, Le corps lesbien et la « *mestiza consciousness* », Pour une mise en relation du féminisme lesbien chez Monique Wittig et Gloria Anzaldúa », in AUCLER Benoit et CHEVALIER Yannick, (dir.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012, p. 111-125.

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, 2005 (1^{ère} édition 1990) (traduction française de Cynthia Kraus).

CAMERON Debbie, SCANLON Joan, « Convergences et divergences entre le féminisme radical et la théorie queer », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 33, n° 2, 2014, p. 80-94.

CERVILLE Maxime, REES-ROBERTS Nick, *Homo exoticus. Race classe et critique queer*, Paris, Armand Colin, 2010.

CHALAYE Sylvie, « Le Blackface et le Marronnage », extrait du documentaire sur le projet chorégraphique Z.H. de Bintou Dembele, mars 2013, entretien filmé en ligne, consulté le 9 janvier 2017, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=KqDEiGTOMRs>

CHETCUTI Natacha, « De “On ne naît pas femme”... à “On n’est pas femme”. De Simone de Beauvoir à Monique Wittig », *Genre, sexualité et société*, n°1, 2009, mis en ligne le 9 juillet 2009, consulté le 9 janvier 2017, URL : <http://gss.revues.org/477>

COOPER Anna Julia, *A Voice From the South by a Black Woman from the South*, Xenia, Ohio, The Aldine Printing Company, 1892.

CRENSHAW Kimberlé Williams, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, n° 39, 2005 (1^{ère} édition 1994), p. 51-82 (traduction française d'Oristelle Bonis).

DE LAURETIS Teresa, « Quand les lesbiennes n'étaient pas des femmes », in BOURCIER Marie-Hélène, ROBICHON Suzette (dir.), *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes*, Paris, Éditions gaies et lesbiennes, 2002, p. 35-53.

DELPHY Christine, « Genre et race : des systèmes sociaux comparables », intervention au 6^e Congrès International des Recherches Féministes Francophones du 29 août au 2 septembre 2012, à l'Université de Lausanne.

DORLIN Elsa, *Sexe, genre et sexualités : introduction à la théorie féministe*, Paris, PUF, 2008.



FALQUET Jules, « La combinatoire straight. Race, classe, sexe et économie politique : analyses matérialistes et décoloniales », *Cahiers du Genre*, 2016/3 (HS n° 4), p. 73-96.

hooks bell, *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, Cambourakis, 2016 (1^{ère} édition 1981) (traduction française d'Olga Potot).

GUILLAUMIN Colette, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes », *Questions Féministes*, n° 2, 1978, p. 5-30.

GRUCEL VERMANDE Sarah, *Sexisme, le mot pour le dire ! 1965*, traduction commentée du discours de LEET PITTENGER Pauline, Paris, iXe, 2015 (traduction française de Sarah Gurcel Vermande).

hooks bell, *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, Cambourakis, 2016 (1^{ère} édition 1981) (traduction française d'Olga Potot).

HULL Gloria T, BELL-SCOTT Patricia, SMITH Barbara, *All the women are White, all the Blacks are men, but some of us are brave : Black women's studies*, Old Westbury, N.Y. : Feminist Press, 1982.

JACKSON Stevi, « Féminisme et marxisme », in BIDEZ Jacques, KOUVELAKIS Eustache (dir.), *Dictionnaire Marx contemporain*, Paris, PUF, 2001, p. 265-293.

KUNERT Stéphanie, « Monique Wittig : de la matérialité du langage », in CERVULLE, QUEMENER Nelly, VÖRÖS Florian, *Matérialismes, culture & communication, Volume 2*, Paris, Presses des Mines, 2016, p.143-163.

LEET PITTENGER Pauline, *Sexisme, le mot pour le dire ! 1965*, Paris, iXe, 2015 (texte traduit et présenté par Sarah Gurcel Vermande).

MORAGA Cherríe, ANZALDÚA Gloria (dir.), *This Bridge Called My Back: Writings by Radical Women of Color*, Watertown, Persephone Press, 1981.

MÖSER Cornelia, *Féminismes en traductions. Théories voyageuses et traductions culturelles*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2013.

PERILLI Vincenza, « "Sexe" et "race" dans les féminismes italiens. Jalons d'une généalogie », *Les cahiers du CEDREF*, n° 14, 2006, mis en ligne le 3 décembre 2009, consulté le 9 janvier 2017, URL : <http://cedref.revues.org/420>.

TURCOTTE Louise, « La pensée matérialiste de Monique Wittig », in BOURCIER Marie-Hélène, ROBICHON Suzette (dir.), *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes*, Paris, Éditions gaies et lesbiennes, 2002, p. 55-65.

WITTIG Monique, *L'Opoponax*, Paris, Minuit, 1964.

WITTIG Monique, *Les Guérillères*, Paris, Minuit, 1969.

WITTIG Monique, *Le Corps lesbien*, Paris, Minuit, 1973.

WITTIG Monique, ZEIG Sande, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Paris, Grasset, 1976.

WITTIG Monique, *Virgile, non*, Paris, Minuit, 1985.



WITTIG Monique, *The Straight Mind & Other Essays*, Boston, Beacon Press, 1992.

WITTIG Monique, « A propos du contrat social », in ERIBON Didier (dir.), *Les Études gay et lesbiennes*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1998, p. 57-64.

WITTIG Monique, « Les Tchiches et les Tchouches », *Paris-la-politique et autres histoires*, Paris, POL, 1999 [1^{ère} édition 1983], p. 121-141.

WITTIG Monique, *Paris-la-politique et autres histoires*, Paris, POL, 1999.

WITTIG Monique, *Le Chantier littéraire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010.

WITTIG Monique, *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013 (1^{ère} édition 2001).

Résumés

Dans les discours féministes des années 1970-80, l'esclavage (et plus particulièrement celui de la traite transatlantique des Noir-es) est souvent comparé avec l'exploitation de la classe des femmes dans le patriarcat. Cette analogie va de pair avec une comparaison du sexisme avec le racisme, et constitue à l'époque un argument rhétorique pour faire entendre la cause des femmes au sein des mouvements de gauche à dominance masculine. Mais cette analogie relativise l'horreur de l'esclavagisme comme fait historique et empêche la conceptualisation croisée des rapports d'oppression. Cet article porte sur cette analogie dans l'œuvre théorique et littéraire de Monique Wittig, théoricienne et écrivaine féministe matérialiste. Dans cette œuvre, l'analogie est incarnée par une figure, celle de la lesbienne *marronne*, sujet politique en fuite hors du patriarcat – qui est comparée aux esclaves *marrons* ayant fui les plantations américaines. Critiquée en raison d'une conception analogique des rapports d'oppression, Wittig a aussi inversement été célébrée comme auteure d'une œuvre préfigurant le féminisme postcolonial. Afin de comprendre à quoi tiennent ces interprétations divergentes, on a mené une étude des formes et usages de l'analogie dans l'œuvre de Wittig, après avoir historicisé cette analogie et sa mise en question - ce afin de contribuer à la lecture des débats actuels sur les rapports entre les différents systèmes d'oppression.

In the European and American feminist discourses of the 1970-80's, slavery (and more precisely the transatlantic slave trade) was often compared with the exploitation of the women's class within patriarchy. This analogy goes along with a comparison of sexism with racism, and serves as a rhetorical argument to defend women's cause within the left-wing movements (which tends to be dominated by men). But this analogy attenuates the real horror of the slavery as a historical fact and cognitively impeaches a crossed vision of oppressive systems. This article examines the analogy in the theoretical and literary work of French materialist feminist Monique Wittig. In her writings, the analogy between slavery and women's exploitation (and between sexism and racism) is incarnated by a literary figure, the "lesbienne marron" (a lesbian who as a political subject escapes the hetero-patriarchy, and is compared by Wittig to the runaway slaves who escaped the plantations). Wittig is criticized for her analogical approach of oppressive systems. But she was also inversely celebrated as a prefiguration of postcolonial feminism. In order to understand the reasons for such divergent readings of Wittig, this article will examine the forms and uses of the analogy

(slavery/women's exploitation and sexism/racism). First we will approach the history of the analogy within the (white) feminist movements and then question the analogy, hoping to contribute in today's debate on the intersection and relations between several systems of oppression.

Mots clés

discours, féminisme matérialiste, langage, racisme, sexisme

discourse, materialist feminism, language, racism, sexism

À propos de l'auteur

Stéphanie Kunert est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université Lyon II, Institut de la Communication (ICOM), membre d'Elico (Équipe de recherche de Lyon en sciences de l'information et de la communication). Elle travaille sur les constructions du genre et des identités dans les images ainsi que les discours médiatiques et institutionnels. Elle a récemment publié « Monique Wittig : de la matérialité du langage » (paru en 2016, dans l'ouvrage dirigé par Maxime Cervulle, Nelly Quemener et Florian Vörös, *Matérialismes, culture & communication, Volume 2*) et, avec Luca Greco, « Drag et performance » (paru la même année dans l'*Encyclopédie critique des études de genre*, dirigée par Juliette Rennes *et al.*).

Pour citer cet article

KUNERT Stéphanie, « L'analogie "sexisme/racisme" : une lecture de Wittig », *Comment S'en Sortir ?*, n° 4, printemps 2017, p. 80-99.